

À LA RECHERCHE
DE VINTEUIL

ÉTIENNE BARILIER

À LA RECHERCHE
DE VINTEUIL

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2021

I.S.B.N. : 978-2-7529-1233-6

CALME ORPHELIN

Le nom de Louis Lefèvre ne s'est pas gravé dans l'Histoire, son corps même n'a jamais été retrouvé, son œuvre reste inconnue, mais son existence de créateur et de destructeur a laissé des traces. Peut-être fut-il un compositeur génial; sûrement un génie de la souffrance. Par des voies scabreuses, je suis sa tardive petite-fille. J'ai toujours reculé devant l'idée de raconter la vie de mon grand-père, mais désormais, l'âge venant, je tremble de ne pas la raconter: il existe une chance, si infime soit-elle, que toute son œuvre n'ait pas disparu, et si je garde le silence, je détruirai cette chance même. Engagée dans mon récit, je ne suis pas sûre pourtant de vouloir être lue. Dans cette hésitation même, dans cette tentation de cacher, d'effacer, de détruire, j'ai de qui tenir.

Louis Lefèvre a laissé des traces, oui. Sinon dans l'histoire de la musique, du moins dans la vie de ses proches (mais eut-il jamais des proches?) et, bien étrangement, dans la littérature. Je veux parler d'une coïncidence que le hasard seul ne saurait expliquer, entre ce musicien qui ne figure dans aucun dictionnaire et le plus célèbre des compositeurs fictifs, le Vinteuil de Proust, dont on jurerait que mon grand-père fut le reflet anticipé – dans la réalité. La réalité, ce miroir impitoyable à la fiction, ce miroir déformant qui fait d'un sourire une grimace; d'un idéal sublime une basse obsession; d'un être vertueux et souffrant par vertu un individu qui souffre mais que la vertu n'habite guère; d'une blasphématrice une sacrifiée – et de la victime le bourreau.

Un instant de la vie de Vinteuil ou plutôt de sa fille, et de l'amie de sa fille, a trouvé son cadre matériel, sa cause occasionnelle, son éclairage de scène, et le frémissement de sa prémonition, dans certain épisode qui *vraiment* eut lieu, indissociable de la vie de mon grand-père; dans certains effluves de piano qui, parmi les jardins d'Auteuil, coururent sur les aubépines; dans l'entrevision de jeunes filles aimantes, aux gestes passionnés et douloureux; dans une scène évoquant, malgré sa violence incompréhensible, l'Annonciation de l'ange à Marie, peinte par l'Angelico, au milieu d'une pièce ouverte sur ces jardins.

Cette inspiration de la fiction par le réel, et cette aspiration du réel dans la fiction (pour quelle transfiguration!) m'aident à penser que Louis Lefèvre ne mérite pas l'oubli. Elles me donnent à espérer qu'il eut tort de vouloir détruire ses compositions. Oui, qui sait si ses malheurs, subis et surtout causés, ne furent pas la source d'une création musicale digne de vivre, tout comme ils sont, dans une proportion infinitésimale et pourtant réelle, goutte de sang dont se souvient la mer, celle d'une œuvre littéraire dont le monde, depuis un siècle, s'enchanté ?

Louis naquit le 10 octobre 1827, d'Auguste et Rose Lefèvre, dans un logis de la rue de Bièvre, qui reliait alors l'étroite rue des Noyers au quai de Montebello; la rue des Noyers n'avait pas encore été avalée, anéantie par le boulevard Saint-Germain dont le percement, comme celui de toutes les tranchées pratiquées par Haussmann dans la forêt de souvenirs du vieux Paris, sera si perturbant, si douloureux pour le Louis adulte.

Dans la rue de Bièvre a peut-être logé Dante Alighieri, avant Restif de La Bretonne. La rue Dante est à moins de deux cents mètres, qui commémore l'auteur de la *Vita nuova*. Et Restif a sa plaque rue de la Bûcherie, également à deux pas. Le musicien qui ne sut aimer ni comme l'un ni comme l'autre malgré l'intensité féroce de ses sentiments mériterait aussi, je crois, sa plaque commémorative, ou sa rue, mais aucun édile n'y songe, ni d'ailleurs aucun mélomane. Tout le drame est là.

Auguste Lefèvre, le père de Louis, idéaliste et fou de lecture dès son plus jeune âge, parvint à devenir commis de librairie au Palais-Royal. Il se fit un ami d'Albert Loisel, employé comme lui dans la boutique, et comme lui assoiffé de lecture. Portés par un même idéalisme, ils frémirent ensemble à la noblesse passionnée du *Dernier Abencerage*. Cependant, Auguste Lefèvre, préparant à son futur fils sa route de misères, fréquentait les prostituées parce qu'il redoutait d'approcher les femmes. Cette peur aux conséquences paradoxales, son fils en héritera, si vraiment ces choses-là s'héritent.

Mais l'extrême sensibilité, la fragilité mentale de Louis Lefèvre lui vinrent autant, et peut-être davantage de sa mère que de son père. En 1824, Auguste et Albert épousèrent deux sœurs, Rose et Émilie Laporte, filles d'un marchand de tissus. Mme Laporte, leur mère, n'aimait rien tant qu'aller pleurer à l'Opéra; mais sa fille Rose y pleurait pour de bon, les malheurs fictifs la touchant autant que les vrais. Peut-on lui donner tort? Elle accueillit immédiatement, avec transport, Auguste et ses ardeurs timides. Le jeune homme en fut éperdu de reconnaissance. Émilie et Albert composèrent un couple plus posé mais non moins harmonieux.

Dix jours avant la naissance de Louis, son cousin Léopold venait au monde. Ses parents, Albert et Émilie Loisel, habitaient tout près de là, rue des Carmes. Les cousins, Léopold et Louis, vivant dès leur naissance comme des frères, allaient devenir amis pour la vie. Disons plutôt que Léopold n'a cessé de veiller sur Louis, sans pouvoir rien empêcher.

Le choléra, surgi fin mars 1832, fit près de vingt mille victimes dans le seul Paris, à quoi il faut ajouter les malheureux qui furent jetés dans la Seine ou battus à mort parce qu'on les accusait de répandre la maladie. La famille de Louis Lefèvre et celle de son cousin Léopold Loisel se côtoyaient de si près, vivaient dans une telle symbiose qu'on peut se demander comment les parents de Louis moururent, tandis que leur fils était épargné, et son cousin, et les parents de son cousin.

Mais il se trouva que ce fatal jour d'avril 1832, Louis logeait

chez ses oncle et tante, rue des Carmes, parce que Rose et Auguste rendaient visite à la mère de ce dernier, en banlieue, et n'avaient pas jugé bon d'emmener le petit. De la contamination au surgissement de la maladie, il se passait quelques heures à peine. C'est au logis de la grand-mère que les parents de Louis commencèrent de se sentir mal, probablement infectés dans une auberge où ils s'étaient arrêtés en cours de route. Épuisés, émaciés, souillés, le corps bleui, torturés de crampes, les yeux enfoncés et vitreux, ils n'avaient pas même la force de s'encourager réciproquement dans leur humiliante souffrance, et moururent en moins de deux jours, sous les yeux épouvantés de la vieille dame qui, elle, fut épargnée mais ne survécut pas longtemps à son violent chagrin.

Il n'était pas question que Louis s'approche des dépouilles. Et comment lui annoncer la nouvelle? Redoutant la violence de sa réaction, son oncle et sa tante envisagèrent d'abord de lui mentir, et d'inventer que ses parents avaient dû brusquement prolonger leur séjour chez la grand-mère. Mais leur visage livide et leur air égaré ne viendraient pas en aide à un tel mensonge, surtout aux yeux d'un petit garçon dont on savait la redoutable sensibilité. D'ailleurs, les jours précédents, l'on n'avait pu cacher entièrement à l'enfant, pas plus qu'à son cousin Léopold, le malheur qui s'abattait sur la ville : comme on manquait désormais de corbillards, on transportait les cadavres dans des fiacres ; les cercueils placés en travers dépassaient des portières, et Louis avait vu passer plus d'un de ces étranges convois. Il avait demandé des explications ; là, on avait pris le risque de lui mentir, mais il s'était détourné d'un air maussade.

On décida donc de lui dire la vérité, et de se maîtriser pour le faire – mais cela, on n'y parvint pas. Émilie s'agenouilla devant l'enfant, lui prit la tête dans ses mains, puis, avant d'avoir pu proférer un mot, éclata en sanglots. Albert ne valait guère mieux. Enfin, ils parlèrent. Le cousin de Louis, le petit Léopold, qui aimait beaucoup les défunts, pleurait avec ses parents. Or, comme on pouvait le redouter, Louis ne pleurait pas. Il était blême, certes, mais gardait un air concentré, boudeur, lointain.

N'était-il pas évident que sa douleur allait jaillir, non pas à l'annonce du drame, mais au premier moment où le besoin de sa maman se ferait sentir, au premier rite de tendresse qu'il ne pourrait plus accomplir avec elle?

Émilie et Albert, dans les heures et les jours qui suivirent le double décès, essayèrent de se persuader qu'en somme, on pourrait conjurer le malheur en remplaçant un rite par un autre: Louis, au moment fatal, se trouvait chez son oncle et sa tante; or ce n'était pas la première fois, heureusement. C'était même très fréquent. Eh bien! il y resterait désormais. Il avait son lit dans la même chambre que son cousin. Il y avait déjà passé plusieurs nuits. Le choc serait atténué.

Le fut-il? Une chose est sûre: c'est par sa mère perdue que Louis avait rencontré la musique. Rose chantait, et touchait du piano. Dès sa prime adolescence, elle avait connu l'Opéra, je l'ai dit. Elle éprouva l'envie et le besoin de vivre le mystère musical dans son corps et par son corps. Elle espérait la harpe; elle eut un vieux piano, mais sur lequel, bientôt, elle sut jouer les sonates de Mozart. Et puis elle chantait bien. Son répertoire consistait en romances d'une valeur musicale incertaine; lorsqu'elle interprétait *Le Lac*, la fameuse pièce de Niedermeyer, en s'accompagnant elle-même légèrement et proprement, son cher Auguste, fervent de Lamartine, en avait les larmes aux yeux, et Louis, ah! Louis, quatre ans, écoutait dans la stupeur.

Si je voulais plaisanter un peu, je dirais: c'est une chance que les mélodies de Schubert n'aient fait leur apparition en France que quelques années plus tard, car chantées par la voix de Rose, elles auraient blessé à mort cet enfant. Mais je me trompe sans doute. Ce qui comptait n'était pas la valeur des œuvres jouées. Rose pouvait bien s'en tenir à des bluettes: ce qu'entendait son fils, ce qu'il voyait, c'était le miracle de sa maman devenue musique.

Les larmes de l'enfant jaillirent quand sa tante Émilie se mit à chanter, en s'accompagnant au piano, l'une des romances de sa sœur. Car la survivante était douée, elle aussi, d'une jolie voix.

Pour le reste, d'ailleurs, elle avait pratiquement la même taille, et n'aurait pas eu de peine à porter les robes de la morte. Par délicatesse, elle ne le fit pas (elle le regrettait particulièrement pour une robe d'organza couleur ivoire), de même qu'elle ne décida pas elle-même de chanter les mélodies de Rose, parce qu'elle pressentait et redoutait la catastrophe. C'est Louis le Taciturne (on le surnommait ainsi parfois) qui, un matin, le lui demanda. Mais en voyant du coin de l'œil l'effet provoqué, elle se tut après la première strophe. Elle était soulagée de voir ces larmes couler, mais alarmée, pour ne pas dire plus, de les voir ruisseler dans le silence, sur un visage impassible.

OCTAVE

Louis, trop petit, ne discernait pas ce qui lui manquait, donc ne comprenait pas l'origine de sa douleur; mieux, ou pire, il ne reconnaissait pas sa douleur pour telle. Comme le bambin assoiffé que l'on conduirait devant une source peinte sur toile, en lui jurant qu'il n'en existe pas de plus réelle. Il vous croirait sur parole et mourrait de soif sans accuser personne.

Cependant, satisfait en apparence, l'enfant rendait bien soucieux ses oncle et tante. Léopold, garçon heureux et facile, intelligent et espiègle, allait grandir sans problème. Louis n'était pas moins intelligent mais tellement introverti qu'on ne s'en apercevait pas d'abord. Il n'était pas rétif; si docile, au contraire, que ses parents d'adoption n'avaient jamais à le réprimander, ce qui justement les alarmait.

C'est Émilie qui lui donna ses premières leçons de piano. L'enfant se révéla si doué, son agilité digitale était si grande, et bientôt son aisance à lire une partition, qu'elle en fut interdite, presque effrayée. Très vite, elle pensa se faire relayer par un professionnel, mais Louis n'en voulut pas. Les leçons de sa tante lui suffisaient. Phénomène peut-être encore plus étonnant, il fut capable, grâce à une rigueur qui n'était pas de son âge, de progresser tout seul. Il ne se pardonnait aucune erreur, donc n'en commettait que peu. Avec cela, il donnait l'impression de jouer avec indifférence. S'il est normal qu'un enfant de sept ou huit ans ne soit pas un maître des nuances expressives, et qu'il joue, même talentueux, de manière plutôt mécanique, on avait l'impression (tels sont les souvenirs d'Émilie, narrés par son fils

Léopold) qu'il jouait, lui, de façon distanciée, moins comme un enfant incapable de nuances que comme un adulte qui se retire du jeu. La musique, ce qu'il avait de plus cher au monde, n'était cependant pas pour lui. Elle le possédait mais restait à distance.

On le surprit bientôt à chercher sur le clavier des mélodies ou des accords mais, quand on le surprenait, il s'arrêtait. D'ailleurs, ses inventions n'étaient guère que des variations sur des pièces existantes, marquées par le goût et d'ailleurs le talent de transposer en mineur le majeur et réciproquement, longtemps, sans se lasser. Comme s'il n'était jamais satisfait ni d'un mode ni de l'autre. Et ce n'est pas lui, certes, qu'on aurait exhibé sur scène, comme le Jean-Christophe de Romain Rolland, pour faire applaudir frénétiquement ses compositions d'enfant. Il n'y songeait pas, et personne n'y songeait pour lui.

Il ne fut pas question non plus de le lancer à grand fracas dans une carrière de pianiste. Ses oncle et tante pensaient beaucoup de mal des parents d'enfants prodiges, et lui-même s'épouvantait à la seule idée de se produire en public, même si ce public se limitait à sa famille. En 1837, les deux cousins firent leur entrée, comme externes, au collège Rollin, rue des Postes, l'actuelle rue Lhomond. Émilie n'a pas gardé le souvenir de débuts déchirants pour son fils ni pour son neveu. Comme d'autre part il ne nous est parvenu, de cette première période scolaire, le récit d'aucun incident grave, on peut admettre que Léopold, qui, dans les Mémoires qu'il écrivit après la mort de son cousin, ne le dit pas explicitement, dut servir de rempart à son cousin – car tout de même, le caractère renfermé, ombrageux, voire fuyant de Louis, joint à sa complexion fragile, devait donner à certains caïds l'envie de le tourmenter un peu, comme ils auraient fait d'un autre Louis, Lambert.

En 1839 parut le premier livre en langue française consacré à Beethoven. Signé d'un certain Anders, offert par Albert à son neveu, cet ouvrage racontait l'homme Beethoven et «sa vie pleine d'amertume». Louis apprit ainsi la surdité progressive du compositeur. Il sut que l'ombrageux musicien ne voulait

créer qu'«au profit des pauvres». Et cette phrase – il n'aurait su dire pourquoi – le frappa : «Si je n'avais pas lu quelque part que l'homme ne doit pas quitter volontairement la vie tant qu'il peut encore faire une bonne action, il y a longtemps que j'aurais cessé de vivre.»

Mais tout cela n'aurait pas atteint Louis si profondément sans la découverte, dans le même temps, de la musique de Beethoven, et singulièrement de sa *Troisième Symphonie* (celle qui fut offerte et retirée à Bonaparte) au cours d'un concert dirigé par Habeneck. Cette musique de la volonté, et de la volonté souvent brutale, ou plutôt cette volonté faite musique, comme cela n'avait jamais existé dans l'Histoire et peut-être n'existera plus, le tétanisait, le ravissait, lui montrait un chemin de vérité. La marche funèbre elle-même était la marche du courage, et le dernier mouvement irriguait ce courage de joie.

Louis sentait de tout son être qu'il devait agir, faire quelque chose. Ses oncle et tante, et son cousin, assistaient bien sûr au même concert. Ils furent enchantés, voire enthousiasmés, car ils avaient tous une fibre artistique, en même temps qu'un véritable respect pour l'art et les artistes. Il n'empêche qu'ils interprétèrent mal les réactions et les expressions du visage de Louis, qui leur parut fermé, au moment où la foule éclatait en applaudissements (depuis une dizaine d'années, la coutume était d'applaudir après la musique) et se répandait en commentaires élogieux, qui, le concert fini, durèrent une pleine minute, avant que les politesses, les congratulations hypocrites, les médisances feutrées et les considérations sur les cours de la Bourse ne reprennent leurs droits.

Peu après, Albert et Émilie reçurent la visite d'un vieil ami du père d'Albert, un certain Octave Vasseur, âgé d'une soixantaine d'années, dont le corps en paraissait vingt de plus et le regard quarante de moins. Il avait vécu la campagne de Russie. Jeune, il voulut apprendre le piano et surtout le violon, mais le Conservatoire lui imposa de surcroît la clarinette, qui peut servir à des fins militaires. Lors de la conscription, Octave Vasseur faillit fuir et se cacher comme cela se produisit bien

souvent, la fascination sacrificielle pour l'Empereur n'étant pas universelle. Mais le courage ou la lâcheté lui manqua. Trouver quelqu'un qui le remplace ? Il eût fallu payer, et Octave n'avait pas d'argent.

Il partit donc, fit le clarinettiste militaire ; il vit plus d'un de ses compagnons musiciens tomber à côté de lui, et n'eut pas autant de chance que son camarade Girault, qui raconte dans ses Mémoires avoir rencontré le vieux Haydn après la prise de Vienne. Octave Vasseur rentra de Russie sans blessures mais avec des gelures, perdant plusieurs doigts de la main gauche. Adieu le violon, adieu la clarinette, et le piano. Voulant retrouver l'univers de l'orchestre qu'il aimait par-dessus tout, il n'avait guère décroché qu'un emploi d'appariteur et parfois de répétiteur. Il préparait donc les pupitres et les partitions des autres. Et quand furent créées à Paris les symphonies de Beethoven, il ne put jouer sa partie, alors qu'il aurait tout donné pour cela. Mais il était d'une si heureuse nature que ses pires souffrances n'étaient jamais empoisonnées. Pas même celle-là.

Émilie et Albert lui demandèrent s'il ne pourrait pas transmettre un peu de sa science à leur neveu, mais sans en avoir l'air, lui expliquant combien ce gosse était ombrageux et orgueilleux. Octave Vasseur s'acquitta de sa tâche à merveille, allant vers Louis comme on va vers une vieille connaissance, un camarade de son âge. Il ne lui demanda pas de se produire devant lui, mais c'est l'enfant qui, de façon très inattendue, sollicita son jugement. Il lui joua, sans partition, quelque chose que le vieil homme ne reconnut pas tout de suite : une transcription certes incomplète et frêle, mais qui allait à l'essentiel, du début de la *Symphonie héroïque*. Jouée d'une manière peu académique, les doigts très à plat sur les touches, et pourtant avec une grande clarté, presque trop grande.

Le visage de Vasseur exprimait l'admiration, mais Louis s'arrêta brusquement pour le questionner sur ses souvenirs de guerre. Octave, sans paraître surpris, lui donna satisfaction. Il évoqua les moments où, ayant pu emporter son violon avec la bénédiction de son capitaine, il en jouait le soir pour distraire

ses camarades, autour du feu de bivouac et des fusils disposés en faisceaux, ce qui lui valait double ration de rhum. Louis lui demanda si vraiment tout le monde, au cours de ces soirées, l'écoutait.

– Oh, religieusement, répondit Vasseur. Ce n'est pas que j'aie joué mieux qu'un autre, mais c'est que la musique nous parle à tous, surtout quand nous sommes loin de chez nous.

– Oui, dit Louis, les yeux agrandis, brillants, peut-être de deux larmes qui ne roulèrent pas.

Octave – prénom prédestiné – révérait Beethoven avec autant d'ardeur que l'enfant. Il prêta bientôt sa main droite à la *Symphonie héroïque*, dont Louis pouvait, grâce à lui, restituer plus aisément les autres voix. La seule chose qui étonnait l'aîné, c'était que même dans les passages les plus fervents ou les plus extrêmes, le cadet ne voulait pas presser la mesure, et c'est à peine s'il augmentait l'intensité des sons. Il prétendait d'ailleurs péremptoirement que M. Habeneck avait trop le goût du *temps dérobé*, comme disent les Italiens. Or nul n'est en droit de dérober le temps de Beethoven ! Octave Vasseur se demandait à juste titre si Louis ne cherchait pas une espèce de neutralité dans l'expression comme certains animaux choisissent l'immobilité pour se cacher du danger.

Le plus frappant dans la relation du vieil homme et de l'adolescent, c'est que leurs âges respectifs ne jouaient aucun rôle. Est-ce que Louis était un adulte précoce ? Non, il n'avait pas d'âge et n'en aura jamais. À la fois au-delà et en deçà de ses camarades, à commencer par son cousin Léopold. Habitant un monde qui ne changerait pas avec les années, sachant uniquement ce qui ne s'apprend pas et ne s'oublie pas davantage ; mal à l'aise, pour ne pas dire malheureux, avec tout ce qui réclame qu'on change, qu'on s'adapte, qu'on acquière et qu'on perde, qu'on se lie et qu'on se délivre, qu'on emmagasine et qu'on élimine, qu'on soit d'abord naïf puis expérimenté, d'abord fragile puis solide ; bref, d'abord enfant puis adulte.

Son être était un bloc, son être était sa poitrine presque toujours douloureuse, et rien en lui ne transigeait avec l'extérieur.

Il n'était pas dans le monde, il ne l'habitait pas. C'était pierre contre pierre. Il fendait le monde, ou le monde le brisait. On le vit bien à l'histoire de Zénaïde, son premier amour, si l'on peut ainsi parler.

ZÉNAÏDE

Après la Révolution, le boulevard du Temple fut un lieu de promenade, de divertissements et de plaisirs qui n'avait pas son égal dans Paris. La prostitution, après avoir fleuri dans la zone du Palais-Royal, s'était déplacée vers les boulevards. La vie nocturne de celui du Temple dépassait donc en richesse comme en intensité son existence diurne. Lacenaire y avait eu ses habitudes, et maintenant Vidocq y rôdait, l'œil sur ses anciens amis.

Il était naturel, pour ne pas dire fatal, que la famille de Louis se rendît en promenade dans ces lieux qui drainaient toutes les classes sociales et pouvaient combler ou du moins attiser tous les désirs. Un dimanche du printemps 1840, la famille Loisel prit place au théâtre des Funambules pour admirer Deburau dans le rôle de Pierrot. La pièce s'appelait *L'Amour et la Folie, ou le Grelot mystificateur*, pantomime-arlequinade en 6 tableaux. Pierrot combattait Arlequin à l'aide d'un grelot magique attaché à son nez, et dont les sons l'effraient plus que son adversaire. Tout le monde se tordait de rire, mais Léopold vérifia que Louis restait impassible.

À la sortie du spectacle, le soir commençait de tomber. Les enfants se virent offrir des glaces au Café turc. Puis on reprit sa route le long du boulevard, et l'on s'arrêta devant une estrade en bois, à laquelle on pouvait accéder par trois marches; derrière elle tombait un rideau rapiécé, grisâtre. Une femme aux allures de bohémienne tragique annonçait le spectacle, les mains croisées sur la poitrine. À sa gauche, deux musiciens assis sur des tabourets, l'un jouant une mélodie aiguë et obsédante

sur une sorte de musette, l'autre tapant alternativement sur un tambour et sur une grosse caisse. Cet ensemble étrange, où manquait peut-être un instrument, comme le laissait supposer un tabouret vide, provoquait, avec l'air d'indigence des musiciens et de la bateleuse, une impression à la fois morne et pitoyable. Avec cela, cette bohémienne annonçait des «tableaux vivants», représentant rien de moins que «la Passion, la mort et la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ», précisant que les premiers épisodes se dérouleraient «sur la terre» et les derniers «dans le ciel».

À la demande de Louis, que cette musique fruste, misérable, déséquilibrée et déchirante fascinait, non comme du Beethoven, certes, mais d'une manière peut-être tout aussi décisive, on paya les quelques sous qui donneraient le droit de franchir le rideau d'entrée et d'assister au spectacle. Dans la salle, ou ce qui en tenait lieu, se trouvaient disposées, en un demi-cercle étonnamment bien dessiné, une vingtaine de chaises, sur deux rangs. Cet espace n'était séparé de la scène que par la hauteur d'une marche. Le spectateur voyait un plateau de bois circulaire et tournant, dont une partie disparaissait derrière la toile de fond, divisée à cet endroit en minces rubans verticaux, comme le rideau d'une échoppe. Les deux musiciens, apportant leurs instruments d'abord, puis leurs tabourets, s'installèrent à droite de la scène qui, comme la salle, était bien sûr à ciel ouvert. Un ciel qui commençait de s'assombrir. À la hauteur de la coulisse gauche, une lampe à gaz orientable, munie d'un réflecteur, dirigeait sa lumière jaune sur le plateau circulaire. Un homme se tenait auprès de ce projecteur de fortune, on voyait son profil en lame de couteau.

Les spectateurs, nombreux, car l'annonce de la bohémienne avait suscité, sinon la fascination, du moins la curiosité, ne s'avisèrent pas tout de suite qu'au-dessus du plateau tournant, bien au-dessus, à six ou huit mètres de hauteur peut-être, se trouvait un câble tendu entre deux poteaux peints en vermillon. Une échelle de corde, le long de chacun des montants, ainsi qu'une espèce de corbeille ou de nacelle à leur sommet

complétaient le dispositif. On n'était plus au théâtre des Funambules, mais bien chez de vrais acrobates, et l'on savait pourquoi la dernière partie des tableaux vivants se déroulerait « dans le ciel ».

Après un roulement de tambour, suivi de coups de grosse caisse annonceurs du spectacle, la bohémienne, qui se tenait, pour les spectateurs, à gauche du plateau circulaire, se mit à le faire doucement tourner sur son axe, et voici qu'apparurent, surgis de derrière le rideau, et de la semi-obscurité, trois enfants pris dans la lumière du projecteur, et figés dans des poses de tableaux d'histoire sainte. Cela commençait par « la prière de Jésus à Gethsémani », et Jésus, le corps tordu, s'abîmait en oraison tandis que, vaincus par le sommeil, ses deux disciples dormaient dans des postures à peine moins torturées. Le tableau se prolongeait assez longtemps, et ce qui était saisissant pour tous les spectateurs, c'était l'immobilité complète, mortelle, de ces trois corps enfantins ; de vraies statues de cire, bien plus convaincantes que celles du musée voisin. Pendant ce temps, le hautbois champêtre gémissait, le tambour se taisait.

Puis le plateau tourna, les enfants acteurs disparurent. Quand ils resurgirent, ce fut pour « la trahison de Judas », et l'instant où le disciple félon donne à Jésus son fameux baiser, sur une musique hoquetante, chaque note de la musette alternant avec un coup léger frappé, des doigts, sur le tambour. Puis, nouvelle disparition du trio, nouvelle annonce : « la Flagellation », l'instrument à vent sifflant comme une lanière, mais les acteurs demeurant plus immobiles et hiératiques dans leur pose que les personnages de Piero della Francesca. Pour « la Crucifixion », le bourreau planta la croix dans un trou pratiqué au milieu du plateau. Le Christ y apparut bientôt suspendu, maigre, l'air d'un chat cloué, mais avec un visage humain tordu par une souffrance indicible, tandis que « Marie sa mère et Marie de Magdala » assistaient, éplorées et pétrifiées, à cette agonie, accompagnées par les coups pressés et profonds de la grosse caisse, comme les battements de cœur du supplicié.

Il était difficile de se croire au spectacle, à moins qu'on

n'appelle ainsi la vision poignante des êtres minces et pâles qui figuraient avec un tel air de mort ces tableaux vivants. Des enfants certainement dressés comme des animaux par cette femme autoritaire, sombre et puissante, et par l'homme qui s'occupait d'orienter le projecteur à gaz (les musiciens, eux, n'étaient que des comparses dont la misère fragile égalait celle des enfants).

Et dire que ces pauvres petits bouts d'humains reproduisaient, sous la férule, et certainement sans y comprendre goutte, ces scènes savamment traitées au fil des siècles par les peintres les plus éminents, savourées par les ecclésiastiques les plus dévots ! Paradoxalement, cette imitation du grand art religieux par la misère obéissante ne donnait pas l'impression qu'on singeait l'histoire sacrée, mais au contraire qu'on retrouvait précisément, et restituait aux yeux du public en stupeur la souffrance nue, misérable, désespérée, qui dut être celle du nommé Jésus, crucifié jadis par les Romains, opprimé banal parmi les opprimés banals. Le public le sentait, restait silencieux, oubliant même qu'après les tableaux vivants, un numéro de dangereux funambulisme allait faire envisager la mort réelle de ces enfants.

Tandis que la plus âgée (car c'étaient des filles, de dix à douze ans), aussi follement mobile qu'elle avait été féroce ment figée, grimpa à toute allure sur l'échelle de corde du mât de gauche, suivie par le projecteur, pour gagner la nacelle, la bohémienne annonçait : « l'Ascension ». Personne ne rit, ni même ne sourit, car la jeune acrobate, dans son justaucorps blanc, une couronne d'épines en carton sur la tête, s'avancait déjà, se tenait déjà debout sur le câble, sans balancier, bras levés en bénédiction. Gracile, et gracieuse à force de travail, de gifles et de larmes. Je m'aperçois que je ne peux m'empêcher de raconter cette histoire en y mettant de moi-même, moi qui n'y étais pas. Mais je ne crois pas être infidèle au récit, plus sobre que le mien, mais détaillé, qu'en fit plus tard Léopold.

Contrairement à ce qui se passe en général avant un exploit périlleux, le tambour ne lança pas de roulade annonciatrice,

mais la musette se mit à jouer une mélodie hésitante et basse, comme si elle figurait le câble qui commençait de réagir, avec de lents et inquiétants soubresauts, à la marche de l'enfant. Celle-ci progressait, bras écartés à la fois pour assurer son équilibre et pour continuer la bénédiction. Parvenue au milieu du trajet, elle s'arrêta, se mit en attitude de prière, mains jointes, n'ayant plus pour balancier que ses coudes maigres.

– Le Seigneur prie pour nous ! fit la voix basse de la femme, qui ne levait pas pour autant la tête vers l'enfant.

On retenait son souffle. Une chute, de cette hauteur ! On n'osait y penser, on ne pensait qu'à cela. On sentait les efforts de l'acrobate grêle et déliée pour se maintenir et maintenir une attitude hiératique. Après une pause d'une durée insupportable, les deux autres petiotes montèrent au mât de gauche, qui malgré leur poids plume ne fut pas sans osciller quelque peu, et transmettre ses oscillations au câble, corsant la difficulté que l'aînée éprouvait à s'y maintenir debout. Enfin l'une des cadettes à son tour s'aventura sur le fil, qui réagit terriblement. Marie de Magdala tendait les bras en direction du Christ, qui s'était déplacé vers la droite, et voici que Marie mère de Jésus, d'abord restée dans la nacelle, progressait à son tour dans le vide.

– Et le Seigneur, à la fin du monde, reviendra parmi nous !

La lumière du projecteur s'abaisse vers le plateau tournant ; roulement de tambour, cri déchirant du hautbois. On devinait que les trois fillettes trottaient à toute vitesse, regagnaient la nacelle, glissaient en un éclair le long du poteau gauche, disparaissaient dans la coulisse comme des moineaux en fuite, mais l'instant d'après, les voilà qui resurgissent, totalement immobiles, sur le plateau des tableaux vivants :

– Le Seigneur est parmi nous !

Le Christ bénissait les deux Marie dévotement agenouillées. Il arborait un sourire protecteur, les humaines montraient des airs d'extase, et pourtant, sur leurs visages à toutes les trois, régnait une totale absence d'expression.

Louis, pour employer un terme inadéquat, était amoureux

de Zénaïde. C'était le prénom de la plus grande; il figurait au-dessus des deux autres, sur la pauvre et pompeuse affiche annonçant la représentation, devant les tréteaux. Quand on quitta l'enceinte du spectacle, Léopold eut l'impression, malgré la pénombre, que le sang s'était retiré du visage de son cousin. Visage qui montrait un vague sourire, de connivence avec lui-même.

Le soir, quand les garçons furent seuls dans leur chambre, Louis dit simplement qu'il retournerait le lendemain voir les acrobates. Léopold, qui savait bien pourquoi, lui fit remarquer que ce serait difficile, parce que les parents ne voudraient sans doute pas se rendre une deuxième fois au même spectacle.

- J'y retournerai tous les soirs, dit Louis. J'irai bien tout seul.
- Mais c'est impossible, on ne te permettra pas.
- Alors, en cachette.

Et Louis proférait ces paroles avec une si sombre fermeté que Léopold s'attendait au pire. Le lendemain, au petit déjeuner, le neveu fit part à ses oncle et tante de sa décision. Je passe sur le détail de leur réaction inquiète, puis effrayée. On finit par transiger: Octave Vasseur accompagnerait Léopold et Louis (car Léopold voulait être présent pour son cousin), un soir; mais un seul, n'est-ce pas. La concession fut accordée parce que Émilie et Albert, tout simplement, avaient peur de la violence rentrée de l'enfant, ou de son silence, en cas de refus. Mais on pensait bien que cette entreprise était et serait malheureuse. Elle le fut encore plus qu'on ne l'avait craint.

Lors de la deuxième visite de Louis dans l'espace magique et sinistre des funambules, Octave Vasseur put apprécier avec lui la musique; un trombone s'était ajouté au tambour mais il jouait en alternance avec le hautbois champêtre, plutôt qu'il ne l'accompagnait, si bien que, les timbres mis à part, l'allure générale de ces mélodies nues, noires et anguleuses comme des arbres en hiver, ne changeait pas beaucoup. Et les oreilles de Louis étaient à peine moins fascinées que ses yeux. Son attirance pour Zénaïde, le vieil homme l'avait vite comprise, mais il s'en moquait avec gentillesse, disant:

– Mon ami, si tu la fixes comme ça, la poussée de tes yeux finira par la faire tomber, ta danseuse!

Le lendemain Louis voulut encore, obstinément, retourner chez les saltimbanques. On céda de nouveau, mais Émilie et Albert l'avertirent que ce serait la dernière fois. Ce le fut, parce que ce soir-là survint l'accident. Zénaïde, sur sa corde, et sous le regard de Louis, soudain fléchit les jambes comme si elle voulait s'agenouiller, et l'on put croire que ce geste faisait encore partie de la pantomime. Son visage prit une expression bien éloignée de la douleur qu'elle simulait si bien sur la croix, bien distincte aussi de la peur panique : une expression, plutôt, de tristesse résignée, de trop lourd souci. Puis elle tomba, contractée comme une araignée qu'on décroche du plafond.

Il y eut des cris, mais la plupart des spectateurs étaient restés tétanisés. Le père et la mère présumés s'avancèrent vers Zénaïde avec une extrême vivacité, mais on pouvait se demander s'ils ne venaient pas constater les dégâts causés à l'un de leurs instruments de travail plutôt qu'ils ne se précipitaient avec angoisse vers leur fille peut-être mortellement blessée. Par un miracle que le public dut attribuer à l'intervention de Celui dont elle tenait le rôle, l'enfant n'eut que deux membres cassés, et une vive plaie à la tempe droite, parce que sa tête avait donné, en cours de chute, sur la tranche du plateau tournant. Les cris d'effroi du public firent bientôt place à des oh ! et des ah ! de consternation soulagée.

Louis put voir Zénaïde étendue sur le sol de la scène, dans la lumière jaune et terne du gaz ; le sang rouge, à sa tempe, apparaissait noir. Le garçon considéra que son regard avait provoqué la chute. Cette culpabilité imaginaire lui resta. Par la suite, il eut tendance à se chercher des culpabilités réelles, et les trouva.